

Article

« Cette génération qui (nous) pousse »

Marc Haentjens

Liaison, n° 144, 2009, p. 26-27.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/40775ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

MARC HAENTJENS



Mehdi Hamdad

«ATTENTION, un train peut en cacher un autre!» Il y eut une époque, en France, où l'on voyait cette drôle d'inscription fleurir un peu partout, dans les gares et aux abords des passages à niveaux. L'avertissement, destiné on ne sait pas trop à qui, voulait du moins signaler qu'un train stationné sur la première voie pourrait masquer le fait qu'un autre puisse circuler, éventuellement à grande vitesse, sur une voie en-arrière.

En discutant l'autre jour avec un groupe de jeunes artistes, cette petite phrase m'est bizarrement revenue en tête. À les écouter, je me suis tout à coup rendu compte que derrière nous, et sans qu'on s'en soit vraiment aperçu, une nouvelle génération était tranquillement en train d'émerger. Une génération résolue, articulée, encore un peu ombragée par la nôtre — la génération légendaire des Baby-Boomers — mais manifestement de moins en moins, et impatiente, surtout, de prendre sa place... notre place! «Attention, me disaient ces jeunes, une génération peut en cacher une autre!» Et je sentais, dans leur propos, que nos deux générations ne filaient pas, manifestement, à la même vitesse.

D'une génération à l'autre

L'idée qu'une autre génération puisse succéder à la nôtre ne devrait pas, en principe, tellement nous surprendre. Chaque génération a plus ou moins vécu ce phénomène, dans un sens... puis dans l'autre. C'est là, pourrait-on dire, une dialectique connue et inscrite dans la loi du temps. Pourtant, cette possibilité, de plus en plus tangible, vient secrètement nous bousculer, comme si nous nous étions faits à l'idée que notre génération serait à l'abri de cette loi, qu'elle aurait, elle, une certaine éternité.

Le fait est que depuis 40 ans — depuis que nous avons, nous, bravé nos aînés et contesté magistralement, à coups de pavés ou autrement, les valeurs qu'ils nous imposaient — notre position a été rarement inquiétée. Il y a bien eu quelques alertes, signalées par l'apparition d'une génération X ou Y, mais jamais rien d'assez majeur pour nous affoler et ébranler durablement notre suprématie. J'oserais même dire que ces «alertes» ont été davantage suggérées par des sociologues ou des démographes en quête de provocation que réellement fondées sur des conflits de vision ou de valeurs¹.

On en a eu un amusant rappel lors d'un événement organisé à Ottawa, en septembre dernier, par le Théâtre français du CNA — et son directeur artistique, Wajdi Mouawad — sous le thème *Manifeste!* L'un des invités à une table-ronde, Patrick Leroux, avait été dans les années 1990 le promoteur d'une cabale cherchant à déboulonner la génération en place. Un échange de textes, lourd de sarcasmes, l'avait même opposé dans *Liaison* à Robert Marinier, incarnation, malgré lui, de la vieille génération. Or, aujourd'hui docteur et professeur à l'Université Concordia, Patrick Leroux a reconnu lui-même à ce panel que son intervention relevait plus de la fanfaronnade que d'une véritable opposition esthétique ou politique² (ce qui n'empêche pas de lui reconnaître l'heureuse paternité du *Théâtre La Catapulte*).

Par opposition, la génération qui émerge — et que je serais tenté de baptiser «Les enfants du dernier millénaire» — me semble marquer une rupture autrement profonde. Les valeurs qui l'animent, la façon dont elle agit, les discours qu'elle entretient, tout semble la distinguer de nous, sinon l'opposer à nous, de façon plus radicale.

Un nouveau paradigme

Même si c'est un lieu commun, son adhésion totale (et sans effort) aux nouvelles technologies est déjà un premier fossé (*gap*) concret. Nintendo, Wii, I-Pod, I-Phone, My-Space, YouTube, Facebook et autres inventions modernes, qui sont pour elle autant de jeux d'enfants, deviennent pour nous de plus en plus difficiles à suivre. Quand bien même plusieurs d'entre nous se montrent fiers d'arborez leurs portables et leurs Blackberrys, avouons que nous sommes un peu dépassés par le rythme auquel tous ces gadgets progressent ou prolifèrent. Et que nous nous sentons de moins en moins aptes à les intégrer dans nos comportements. Un peu comme nos parents abordaient les ordinateurs comme des «dactylos» un peu plus rapides, nous sommes encore à voir dans les cellulaires des téléphones plus sophistiqués, quand ils sont pour nos enfants un outil de communication protéiforme, et presque un sixième sens: envoi de textos, caméra instantanée, console de jeux, etc.

Une autre rupture corollaire — et peut-être plus fondamentale — a trait à la façon dont ces nouveaux outils façonnent le rapport aux autres et, plus largement, au monde. Presque «greffée» à l'Internet, la génération qui nous suit ne semble pas avoir le même rapport que nous à la communauté. Le «village planétaire» dont nous parlions dans les années 1970 (avec quelques fleurs au bout du fusil) est devenu réalité pour nos enfants, même si (ô ironie!) ils seraient souvent incapables d'en tracer les contours géo-politiques! La possibilité d'être en lien instantanément avec n'importe qui, n'importe où dans le monde, crée, artificiellement peut-être, l'impression d'habiter une seule et

même planète. Encore une fois, le «citoyen du monde» que notre génération parlait d'inventer est désormais une identité parfaitement banalisée.

Cette impression est également renforcée par une «hybridation» croissante de la société qui vient confirmer dans le réel la proximité de cultures, de langues, de religions ou de races qu'on n'envisageait auparavant que dans nos cours de géographie. Là encore, ce qui demeure pour nous un changement n'est guère pour nos enfants qu'un acquis, une réalité familière. J'en prends seulement pour exemple l'école de mon fils — l'École De-La-Salle à Ottawa — où l'on retrouve des élèves d'une centaine de nationalités. Il va de soi que cette mutation change radicalement la perspective de la nouvelle génération à l'égard de l'identité ou de «l'appartenance culturelle». Le déclin des mouvements nationalistes — et notamment du mouvement souverainiste au Québec — semble en être une conséquence directe, et difficilement remédiable.

Finalement, et ça me semble être la rupture la plus sérieuse, il resurgit avec la jeune génération une lutte idéologique qu'on aurait cru à jamais éteinte. Alors que nous pensions en avoir fini depuis vingt ans — depuis la chute du Mur de Berlin — avec tous les «ismes» et les diverses idéologies qui ont hanté le 20^e siècle, les tenants de la nouvelle génération portent des coups de plus en plus sérieux à cette croyance en attaquant de plus en plus ouvertement le système que nous avons finalement épousé. Non seulement reprend-elle à son compte, mais avec autrement d'acharnement, des enjeux — comme l'environnement, la justice sociale ou les échanges Nord-

Sud — sur lesquels nous avons largement piétiné au cours des dernières décennies. Mais elle réinvente une critique en règle du capitalisme qui nous apostrophe directement dans nos valeurs individualistes, hédonistes et matérialistes (genre Liberté 55).

Bien que cette critique soit encore confuse et s'apparente plutôt, pour l'instant, à ce qu'on pourrait appeler un «syncrétisme idéologique» — mélangeant notamment anarchisme, (néo)situationnisme, communisme, altermondialisme, anti-capitalisme —, il est clair néanmoins que nous en sommes la cible et que le projet politique qui y est sous-jacent vise rien de moins que la destruction du système en place. On peut, pour en apprécier le ton, aller visiter quelques blogues référencés sous «anarchisme» ou «anticapitalisme». Il s'agit là, sans doute, d'un mouvement relativement marginal, mais il témoigne tout de même de l'émergence d'un projet politique — ou d'un projet de société — qui s'écarte radicalement du nôtre.

Changement de garde

Tout cela nous rappelle donc, s'il le fallait, que notre génération n'est pas immortelle mais vieillit elle aussi, et à son tour, avec son bagage d'expériences et de valeurs. Pourtant, pas grand-chose ne fait écho, dans notre environnement, à cet état de fait. Un rapide tour d'horizon de nos institutions artistiques et culturelles pourrait nous convaincre que rien n'a changé. Beaucoup de leurs dirigeants — dont je suis — sont encore des enfants de mai 68 et les représentants de la génération montante se trouvent encore rarement aux commandes.

Le principal changement qu'on peut voir se situe peut-être dans les formes artistiques. Que ce soit en musique avec le rap ou le hip-hop, en littérature avec le slam, en théâtre avec les festivals *Fringe* ou en arts visuels avec les performances et les installations, la nouvelle génération impose tout de même son style et ses modes de création. Mais c'est à peu près tout ce qu'on lui concède pour l'instant, convaincus d'une certaine façon que le monde continue de tourner comme avant.

Comment tout cela va-t-il évoluer? Est-il possible qu'on maintienne encore longtemps notre vision des choses et du monde? Ou bien faut-il se préparer activement à une révolution? C'est bien la question que j'ai envie de lancer. Déjà on peut sentir quelques fissures dans notre édifice, on peut deviner qu'il se trame en arrière quelques mouvements organisés pour prendre graduellement notre place. Je pense notamment à certains collectifs d'artistes qui cherchent désespérément à se mettre sur pied. Pouvons-nous leur donner la main? Ou bien préférons-nous camper encore sur nos positions? C'est une question que nous ne pourrons plus, je crois, très longtemps nous poser. ||

Marc Haentjens œuvre depuis longtemps comme chercheur, animateur et consultant en matière culturelle au sein de la francophonie canadienne. Il est aujourd'hui directeur général des Éditions David à Ottawa.

1 - Voir notamment: David K. Foot, *Entre le Boom et l'Écho: Comment mettre à profit la réalité démographique* (en collaboration avec Daniel Stoffman), Les Éditions du Boréal, Montréal, 1996.

2 - Lire à ce sujet: Louis Patrick Leroux, *Commencez des manifestes*, dans *L'Oiseau-Tigre — Les Cahiers du Théâtre français*, Ottawa, septembre 2008.



ANTONI TAPIES
ET AUTRES ARTISTES INTERNATIONAUX
• en permanence •

galerie d'art
Jean-Claude-Bergeron

150 St. Patrick, Ottawa (ON) Tel. 613.562.7836
galbergeron@rogers.com • www.galeriejeanclaudebergeron.ca